

Demain je pars pour Tlemcen

Karine Bénac

Le père
Soraya, sa fille.
Renaud, son fils.
Nathalie, femme de Renaud.
Farida, amie de Soraya.
Ahmed, cousin de Farida.
Le marabout.

I

Le père entre débraillé, une bouteille à la main. Un salon sordide, une grande télévision, un canapé usé. Une petite table dans un coin.

Le marabout : Le père s'assoit sur le canapé devant la télé éteinte. Il marmonne des mots inintelligibles, entre l'arabe et le français. Il a parfois l'air de jurer. Les mots claquent de sa bouche comme un fouet mal éteint, un sourire de jasmin au feuillage malodorant. Il est presque gris mais pas tout à fait, encore vert d'ailleurs. Dans sa tête, c'est un brouhaha de sable et de poivrons à l'huile, de dunes au tracé perpendiculaire sous les oliviers. Il est un peu d'ici et beaucoup d'ailleurs, ses affaires vont bon an mal an.

Entre sa fille, Soraya. Blonde, cheveux longs, tenue discrète, jean, lunette, sac à dos.

Le marabout : Soraya ressemble trait pour trait à ses tantes de là-bas, dont elle n'a pas de souvenir. Pas la moindre image de ces blondes du Maghreb, berbères aux doigts étoilés et aux tenues pailletées. Soraya n'y pense presque jamais. C'est comme si l'Algérie avait gravé quelques lettres dans sa peau, mais qu'elle n'avait jamais pu les déchiffrer.

Le père : Tu viens d'où ?

Soraya : Bonsoir papa.

Silence.

Soraya : Je monte dans ma chambre.

Silence. Elle s'apprête à sortir.

Le père : Tu ne restes pas un peu avec moi ? Regarde, je n'ai presque plus rien à boire.

Soraya sort une bouteille de whisky de son sac. Elle hésite, puis la tend à son père. Il la prend sans rien dire, l'ouvre et boit. .

Soraya : Papa...Papa, je crois que... que...tu vois, le soir, quand la nuit tombe, je... presque pas...Tu sais ?... les papillons, parfois... (Elle fait un geste vague de la main).

Le père est assis face à la télé éteinte, sa bouteille contre lui. Il s'endort sur son canapé.

La fille se met derrière la télé pour parler à son père endormi. Elle parle d'une voix sans vie.

Soraya : Papa, je te hais. Tu as empoisonné ma vie. J'ai tout attendu de toi. Et tout ce que tu as fait c'est boire, boire sans fin, boire éternellement, du matin au soir et même pendant la nuit. Parfois quand je me réveille je sens ton haleine passer sous ma porte, comme un rayon pourri qui viendrait se cogner contre moi. Je la sens, cette haleine, et j'ai beau me retourner dans mon lit je la vois se promener, laisser ses traces sur moi comme un faisceau de mauvaises volontés. Je te hais, je te haïrai jusqu'à mon dernier souffle et même après.

Le marabout : La fille s'arrête. Elle hésite puis caresse la joue de son père endormi. Elle met de la musique, à fond. Du Raï. Elle esquisse quelques pas de danse orientale en passant un foulard sur ses hanches, par-dessus son jean. Le frère arrive. Il est en costume. Il arrête la musique. Il prend sa sœur dans ses bras. Ils s'enlacent un long moment. Le fils va s'asseoir à côté du père, qui s'est réveillé tant bien que mal.

II

Le père : C'est toi, mon fils. Tu as passé une bonne journée ? Ils sont gentils avec toi au travail ?

Renaud : Oui, ils sont gentils oui.

Le père : Tu gagnes bien ta vie, oui ? Ils te payent bien ?

Renaud : Oui, ils me payent bien, oui papa. Et toi ? Comment vas-tu ?

Le père : Et ta femme, ça va bien ? Et les enfants ?

Renaud : Oui, papa. Tout le monde va bien. Je suis venu proposer à Soraya de venir vivre à la maison. C'est plus grand, plus près de l'université. Je crois que ce serait bien pour elle.

Le père : Plus grand ! Là où j'habitais, à Tlemcen, on était quinze dans la même pièce. Trois enfants sont morts, après on n'était plus que douze. Mais on était heureux. Onze frères et sœurs tu sais. Et trois qui sont morts en bas-âge. Une qui est morte dans mes bras, oui, comme ça, là, elle s'est vidée. La diarrhée subite du nourrisson, on appelle ça je crois. Eh oui.

Renaud : Oui, papa. Mais pour Soraya, alors ?

Le père : Et ton patron, il est content de toi ?

Renaud : Oui, très content. Il m'a augmenté ce mois-ci

Le père : C'est bien mon fils, je suis fier de toi. Tiens, prends ma montre, je te l'offre. Prends mon fils, je n'en ai plus besoin, elle te sera plus utile qu'à moi. Tu la regarderas pour savoir à quelle heure aller chercher les enfants à l'école. Allez, à bientôt. Reviens me voir bientôt. Je vais me reposer.

Il s'allonge sur le canapé et s'endort.

III

Le salon. Le matin. La fille prend son petit déjeuner sur une table en lisant Descartes. Elle chantonne. Le père entre, hirsute, pas rasé, une bouteille à la main. Elle veut se lever pour partir, il la repousse brutalement sur sa chaise.

Le père : J'ai plus rien à boire.

La fille élève le livre et se met à lire à haute voix :

« Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et le plus assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés¹. »

Le père la gifle.

Le père : J'ai acheté un billet. Tu pars demain pour Alger, puis Tlemcen. Tu vas retourner dans la famille. J'ai pris contact avec ma sœur. Elle t'a trouvé un mari. Un type bien. Fais ta valise, tu ne vas pas au lycée aujourd'hui. Tiens, regarde cette photo : elle et moi quand nous étions petits. Tu lui ressembles c'est fou.

La fille ramasse ses affaires. Elle va sortir. Le père l'arrête.

Le père : Tu as compris ce que je t'ai dit ? Tu ne vas pas au lycée, c'est fini le lycée, c'est fini tout ça, cette vie pourrie. Tu as l'âge de te marier, je te marie. Tu es ma fille oui ou non ? Va faire ta valise. Je veux plus de toi ici. Tu me pourris la vie. Tu t'en vas je te dis, tu t'en vas.

La fille : Mais je m'en vais où ? Je m'en vais où ? Sarah m'attend pour travailler l'exposé et j'ai interro de math demain.

Le père : Oublie les maths, plus d'interros, c'est fini. Ma sœur te prépare une belle cérémonie de mariage, il y aura toute la famille. C'est un jeune homme sérieux, il vend des voitures. Elle va envoyer sa photo. Fais ta valise je te dis. Je veux pas de toi ici sais pas t'habiller, tu sais pas cuisiner. Tu sais rien faire. Ma sœur va t'apprendre.

IV

La fille est assise devant la télé éteinte, sur le canapé. Elle répète comme une litanie la méditation de Descartes. Elle est mal coiffée, l'air hagard. Sa valise pas fermée est à côté d'elle. Elle va se mettre derrière la télé.

Soraya : En été à Tlemcen il y a des pâquerettes. Les gens se regardent de travers là où l'horizon chevauche l'Atlas. Le train-train quotidien cause du vague à l'âme. Les chiens s'ébrouent sous les fenêtres, tandis que les jeunes échafaudent plan sur plan. Il n'y a place pour aucun étranger, hormis les fans des stars européennes, brandies sous les lumières des feux mal éteints. Demain, je pars pour Tlemcen. Demain, je mets ma robe de fiancée et je prouve à la cantonade que je suis vierge. Chacun guette le sang sous les pâquerettes, la marque du fer de lance sous l'éperon de bronze. Demain je suis une autre femme, décorée de ferrures et de dentelles. Je regarde les arbres fruitiers dévorer la ville sous le dais de la derbouka. Demain...

¹ Descartes, *Méditations métaphysiques*, Paris, GF Flammarion, 1992, p. 59.

Elle met du raï et danse très doucement. On entend le frère et le père se disputer en arabe dans les coulisses. Une porte claque.

V

Le père est assis devant la télé éteinte. Il porte un costume noir, il a une bouteille à la main.

Le père : Elle est partie. Elle a pris l'avion. Merci mon Dieu. Que faire d'une fille ? Une fille c'est l'enfer sur la terre, c'est de la boue qui n'a pas pris sa forme. C'est une caricature de l'homme, qui nous attend pour qu'on lui prête vie. Moi, je ne prête rien à personne. J'ai assez donné.

Il boit

Pourtant, on a rêvé de filles dans la famille. Quand ma mère a perdu la première, puis la deuxième qui est morte dans mes bras... J'avais huit ans. Elle m'a souri et elle est morte, comme ça. Pfff

Il fait un geste de la main. Il va vers la télé, lève la main pour l'allumer, la repose.

Tu vois, le problème c'est que les filles ici elles ont tout sans rien faire. Je vais lui apprendre à vivre moi.

La fille entre doucement. Elle reste d'abord sur le seuil.

Le père : Où est-ce que j'ai mis la télécommande, Le match de rugby va commencer. J'ai presque plus de whisky. Je vais dire à Renaud d'en ramener. Lui au moins, c'est du solide. Un salaire tous les mois, une femme, un enfant. On peut compter sur lui, son bras est plus sec que l'olivier. Je me souviens quand il est né. C'est moi qui l'ai porté dans mes bras en premier. Il a poussé son premier cri en me regardant droit dans les yeux, déjà. Ah, voilà la télécommande. Oui, les old blacks contre les rouges. Du spectacle !

La fille entre.

Soraya : Papa....

Le père : Qu'est-ce que tu fais là ? Tu devrais être dans l'avion ? Bordel, qu'est-ce que tu fais là ? C'est pas possible ?

La fille va se placer derrière la télé. Elle prend une grande respiration en regardant son père. La haine monte.

Soraya : Papa, je te hais. Tu as empoisonné ma vie. J'ai tout attendu de toi. Et tout ce que tu as fait c'est boire, boire sans fin, boire éternellement, du matin au soir et même pendant la nuit. Parfois quand je me réveille je sens ton haleine passer sous ma porte, comme un rayon pourri qui viendrait se cogner contre moi. Je la sens, cette haleine, et j'ai beau me retourner dans mon lit je la vois se promener, laisser ses traces sur moi comme un faisceau de mauvaises volontés. Je te hais, je te haïrai jusqu'à mon dernier souffle et même après

Un silence.

Soraya : Je suis ton mauvais esprit, je suis ton destin, je te suivrai comme ton ombre et je ne te quitterai plus. Tu voulais te débarrasser de moi, comme de toutes celles qui te gênent. Les filles, oui, les Françaises tu veux dire. Tu les connais bien, hein ? Trop heureux quand ma mère est morte. Mais moi je l'ai fait parler. Elle m'a avoué comment tu l'as courtisée à Alger, comment tu lui accrochais des fleurs sur son vélo. Et comment aussi elle a épousé la famille en t'épousant. Comment ils sont tous venus, l'un après l'autre, habiter chez elle jusqu'à ce que les murs de la maison éclatent de stupeur devant tous ces gens qui parlaient si fort comme s'ils étaient seuls dans la ville. Et comment ensuite tu t'es mis insidieusement à l'ignorer, à la confiner dans son coin, si bien qu'elle se sentait de plus en plus transparente, de plus en plus inexistante. Et quand ils sont tous partis, tes frères et tes sœurs, les uns après les autres en lui disant au revoir distraitemment, comme à l'employée de poste du coin, elle a cru vaguement que tu lui reviendrais. Mais non, c'étaient tous les soirs les pots chez les copains et les repas chez les frères et sœurs. Elle, avec ses deux enfants, elle attendait que tu rentres, tard, le plus tard possible. Figure-toi qu'on a joué avec maman à résister au sommeil pour savoir à quelle heure tu allais rentrer le soir. On faisait des paris, Renaud et moi. Maman en avait tellement assez d'être seule qu'elle acceptait qu'on lui tienne un peu compagnie, devant la télé. Mais on ne l'allumait pas la télé. On imaginait ce qui se serait passé si, un soir, tu nous avais tous emmenés faire la fête avec toi, dehors, chez ta famille qu'on ne voyait jamais. Nous les enfants de la Française, on n'était pas assez bien pour tes frères et sœurs, on était trop je ne sais pas quoi.

La fille se déchaîne en parlant. Le père se ratatine sur lui-même et finit par s'asseoir sur le canapé.

Soraya : On les imaginait, tes frères et sœurs, dans des vêtements bariolés, ou bien habillés comme les touaregs. On essayait d'imaginer à quoi ressemblaient ta ville natale et le parfum des orangers. J'ai passé mon enfance à dessiner des minarets carrés surgis du ventre de mosquées replètes, oui replètes. Ventrues de tous ces pères qu'elles avalent sans nous les rendre.

Quand maman est morte je n'ai rien dit. Toi non plus d'ailleurs. Une seule chose est sûre : tu retourneras à Tlemcen avant moi, les pieds devant. Quant à ta famille, c'est la tienne, pas la mienne.

Pendant qu'elle parle, le père s'est calmé. Il se passe la main dans les cheveux. Longuement.

Soraya : Tu sais, je ne m'appelle pas Soraya. A l'école, tout le monde m'appelle Katia, oui Katia. Un prénom russe. Je ne suis pas arabe, ni berbère. Je n'ai rien d'arabe, même pas toi. Tu n'es pas mon père, juste une ombre terrifiante qui nous a créés par défaut, pour avoir ça. (Elle brandit une carte d'identité). Maurice Kemalon, mon œil ! Mohammed Kemal, tu t'appelles, tu n'oses même pas porter ton nom et tu voudrais que moi je porte un nom arabe ? J'en veux pas de ton nom, ni de tes frères et sœurs qui n'ont qu'un seul mot à la bouche : la famille. Quand ma mère était malade, qui de la famille est venue la voir à l'hôpital ? Personne. Sa seule famille c'était nous, Renaud et moi. Si tu savais comme on se moquait d'eux à l'hôpital, de toi aussi. Ta ville, Tlemcen, je ne sais même pas où elle est en Algérie. Elle est peut-être au nord, peut-être au sud. Les minarets carrés, je le sais parce que quelqu'un me l'a dit. « A Tlemcen, les minarets sont carrés, comme à Fez. » C'est resté gravé. Comme si un coin de moi voulait tout de même retenir quelque chose de toi, de ta famille de soi-disant marabouts de ficelle et autres marionnettes. S'ils sont marabouts, pourquoi n'ont-ils pas cherché à obtenir les papiers eux-mêmes, hein ? Pourquoi tu as eu besoin de séduire une

femme et de faire deux gosses dont tu ne voulais pas ? Mais maintenant je suis là, je vais t'empoisonner la vie, jour et nuit et un jour, c'est toi qui me diras, « Demain, je pars pour Tlemcen. »

Le père s'est relevé de toute sa taille.

Le père : Tu n'as rien compris. Rien du tout. Tu es bien comme ta mère. Quand on est arrivés en France, elle aurait voulu que subitement je sois seul, qu'on reconstruise le monde à nous deux, sans famille. Et ma mère, qui s'était sacrifiée pour qu'on aille à l'école en pleine guerre ! Et mon père, qui raclait tous les fonds de tiroir pour que nous aussi on réussisse à tuer le mouton, pour l'Aïd ! Et elle voulait que j'oublie ça, ta mère ? Jamais. Jamais.

Le marabout : Pour un peu, le père cracherait. Il suspend son geste en se souvenant subitement du match de rugby qui l'attend.

Soraya : Ça t'arrange de penser que j'ai rien compris, que je suis comme ma mère. C'est commode, deux femmes, deux sœurs, on les plie, on les range dans le placard et voilà, affaire classée, on passe à la suivante. Et si j'étais comme toi en réalité ? Si je voulais tout à la fois, toi, moi, l'Algérie, la France, les palmiers et les églises, le mouton et le cochon ? Tu crois que c'est facile pour Renaud et moi d'être sagement rangés du côté des uns, ou plutôt du côté des autres ? Ceux qui vous empêchent de vous retrouver entre vous, ceux qui vous rappellent qu'il y a un petit bout de vous qui traîne derrière, qui s'agite misérablement, comme la queue du cochon.

Le père : Laisse Renaud en dehors de ça. Il n'a rien à voir avec toi et tes imprécations. Renaud a trouvé du travail, il a femme et enfant, c'est un type bien, un type sans histoire.

Soraya : Et tu crois que c'est beau, une vie sans histoire ? Justement, elle lui manque l'histoire, à Renaud. Ce qu'il voudrait, même s'il ne te l'a jamais dit, c'est avoir des histoires, des histoires d'un soir, d'un mois, des histoires qu'il pourrait raconter à ses enfants. Des histoires de famille, des histoires drôles, des histoires de fous, dont tu serais le héros. Renaud est un homme sans histoire oui, c'est bien ça le problème. Quand tu t'en rendras compte, il sera trop tard.

Le père : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Allez, c'est l'heure de mon match, Inch'Allah.

Le marabout : Le père ne comprend rien à ces histoires sans queue ni tête. Ou plutôt, une part de lui comprend qu'il a failli. Qu'il a failli passer à côté de son fils, mais que tout va bien, que Renaud est là, campé sur ses deux pieds, prêt à attraper la balle au bond et à se faufiler parmi les attaquants pour mieux marquer sa présence, le réchauffer de son sourire, de son aide, de ses deux mains d'homme. Dommage qu'il ne soit pas là, Renaud, pour regarder le match avec lui. Un match regardé entre hommes, c'est tellement mieux ! ! Il regarde sa fille du coin de l'œil. Quand même, sa fille... Elle le fascine un peu, si peu... Il ne sait pas si c'est une femme ou pas. Il a choisi d'en faire une femme, comme ça, depuis quelque temps. Faire de sa fille une femme de Tlemcen, c'est l'honorer, lui rendre de sa dignité perdue dans les caniveaux français. Lui rendre un peu de ce qu'on lui a pris, à lui. Quoi exactement, il ne sait pas. Peut-être qu'on ne lui a rien pris. Peut-être que tout est à lui et qu'il ne s'en rend pas compte. Il voudrait la prendre dans ses bras, sa fille, et en même temps l'envoyer valser à l'autre bout de la pièce, à deux, trois ou quatre temps il ne sait pas. Simplement l'envoyer valser et la voir tourner tout doucement sur elle-même, perdue dans son monde, avant de s'effondrer. Ou pas.

VI

La fille est vêtue comme une berbère. Colliers, bracelets, maquillage au henné. Elle entre, danse un peu, puis ouvre le livre qu'elle tient à la main.

Soraya lit : « Ne me connais-je pas moi-même, non seulement avec bien plus de vérité et de certitude, mais encore avec beaucoup plus de distinction et de netteté ? Car si je juge que la cire est, ou existe, de ce que je la vois, certes il suit bien plus évidemment que je suis ou que j'existe moi-même, de ce que je la vois². » Je suis ou j'existe moi-même, moi-même...

Elle touche son corps, son visage. Elle se regarde dans un miroir. De dos, de face.

Soraya : Moi, moi-même, fille de Mohammed le grand, l'unique, le prophète malhabile des temps postmodernes, je proteste souverainement contre la deuxième méditation de Descartes. De ce que je vois la cire, je ne peux déduire que j'existe. Car sans mon père le très haut, je ne suis rien, Allah en soit témoin.

Elle sort un tapis qu'elle allonge sur le sol en cherchant soigneusement un endroit. Puis elle esquisse quelques pas de danse dessus.

Soraya : Allah est grand, mon père le prophète est plus grand encore. Il m'a donné ce tapis pour que je ne me salisse pas les genoux en priant. J'aurais préféré aller me les laver dans la mosquée, mais il paraît que je n'ai pas le droit.

Elle s'assoit sur le tapis.

Soraya : Si je fais un vœu, est-ce que le tapis va s'envoler droit vers la Mecque ? Essayons. Je fais le vœu...

Entre son frère, en jean, T-shirt.

Renaud : Qu'est-ce que tu fais Soraya ?

Soraya : Ça ne se voit pas ? J'essaie mon tapis volant. Tu viens, à nous deux on y arrivera peut-être ?

Renaud : A quoi ?

Soraya : Je ne sais pas, j'ai jamais su par où commencer. Si on essayait notre chambre d'enfant, pour voir ? Tu te souviens...

VII

Le marabout : Des lumières font feu de tous bois, pendant que le tapis décolle et franchit les océans. On reconnaît en arrière-plan les minarets de Tlemcen, la mosquée de Sidi-Boumediene. Sur le tapis s'agitent deux formes incandescentes qui finissent par s'endormir. On ne rêve pas sur le tapis volant, on s'approprie le feu et la marée montante, la terre et l'hostie des ancêtres.

² Descartes, *Méditations métaphysiques*, op. cit., p. 89-91.

La fille se réveille peu à peu. Le tapis est posé sur le sol dans une chambre d'enfants. Le fils dort encore. La fille se lève et explore la chambre avec de petits sauts d'enfant émerveillé.

Elle secoue son frère.

Soraya : Renaud, Renaud, réveille-toi. Regarde, c'est ta chambre. Tu la reconnais.

Le fils s'anime au fur et à mesure qu'il explore.

Renaud : Oui, c'est bien ma chambre. Le papier peint des mauvais jours, ceux où papa ne rentrait pas et où j'arrachais les bonhommes un à un ; les cahiers qu'il n'a jamais signés ; les médailles que j'ai gagnées dans les compétitions où il n'est jamais venu. Qu'est-ce que je l'ai attendu, pourtant, près du podium j'y croyais, je me disais : il va arriver, il est là, il garde la voiture. Et maman qui me faisait un sourire, le plus gai possible, qui prenait un air enjoué comme si j'avais deux ans et un bobo de rien du tout. Qu'est-ce qu'elle croyait, que je prenais le change ! Je pleurais tous les soirs en rentrant. Avant la compétition, je pensais moins à la course qu'à ce moment horrible où je le chercherais des yeux, avant de plonger dans le vide, et où je ne le trouverais pas.

Il jette les médailles qui s'éparpillent. Il déchire les cahiers, en fait des confettis qu'il répand à poignées.

Sa sœur prend une médaille et la lui passe autour du cou.

Soraya : Je vous déclare vainqueur du tour d'Algérie ! Alors, comment avez-vous vécu le passage dans le Sahara ? Je crois que votre équipe a été à la hauteur ?

Renaud, *avec un ton de sportif essoufflé mais content de lui* : Oui, mes coéquipiers ont chacun à tour de rôle affronté le simoun pour moi, jusqu'à ce qu'en haut de la côte j'aie réussi à m'envoler vers l'oasis la plus proche où j'ai pu regonfler mes pneus et me refaire une santé.

Soraya : Encore bravo à notre champion, qui représente si dignement notre beau pays.

Le marabout : Le frère et la sœur continuent à explorer la chambre sans parler, comme s'ils exploraient un cimetière. Pour un peu ils se recueilleraient. De temps en temps ils sautillent comme des enfants prêts d'assouvir un désir insurmontable, puis ils retrouvent une vigilance qu'eux-mêmes ne se connaissent pas.

Soraya : Regarde, le livret de famille. On l'ouvre ?

Renaud : Si tu veux.

Le marabout : Soraya palpe longuement le vieux carnet en cuir, moisi sur les côtés. Elle l'ouvre au hasard, comme saisie par l'inspiration.

Soraya : Mariage prononcé le 18 janvier 1965. Ah, mais maman était enceinte de toi alors ?

Renaud : Oui et qu'est-ce que ça change ?

Soraya : Rien... Rien.

Elle jette le livret par-dessus son épaule. Renaud le récupère et le feuillette à son tour.

Soraya : Bon, on s'en va d'ici ?

Renaud : Attends, il y a quelque chose qui me dérange, là. Du blanc, sur mon prénom. Qu'est-ce qu'il y a dessous ? Je vais gratter le blanc pour voir.

Il lit, lentement.

Renaud : Karim Kemal. Ka-rim, on a mis du blanc sur mon prénom et c'est devenu un prénom de voiture ! De voiture, tu te rends compte ?

Soraya : C'est vrai, petit, tu parlais toujours au quart de tour !! Et sur mon prénom, il y a du blanc aussi ? Je n'ai rien remarqué, moi.

Renaud : Non, rien. Seulement sur notre nom de famille et sur le prénom et le nom de papa. Tout ce blanc, c'est incroyable. On a repeint nos vies en blanc !

Soraya : Comme les terrasses d'Alger.

Renaud : J'ai un blanc. Un gros blanc sur mon prénom. Je ne me souviens pas quand on m'appelait Karim. Tu te souviens, toi ?

Soraya : Tu rêves, je suis ta cadette !

Renaud : Même maman ne m'a jamais raconté ce passage à blanc.

Soraya : Non.

Il repose le livret, très lentement.

Soraya : Mais c'est pas si important que ça, non ?

Renaud : Si, pour moi c'est une révélation ! Tu ne te rends pas compte, c'est comme si j'avais deux identités, qu'on m'en avait volé une et qu'on me la rendait, là, comme ça, sans crier gare.

Soraya : De toute façon tu n'as plus le droit de t'appeler Karim.

Renaud : Qu'est-ce que tu en sais ?

Soraya : Je le sais, c'est tout. J'ai entendu parler d'un type qui avait changé de nom et qui n'avait plus le droit de reprendre ensuite son ancien nom.

Renaud : Enfin, c'est pas prouvé, ça. Et puis tout de même, si je reprends le prénom qu'on m'a donné à ma naissance, j'ai bien le droit ! Tu te fais bien appeler Katia, toi.

Soraya : Moi c'est pas pareil.

Renaud : Et pourquoi ?

Soraya : Parce que justement j'ai le droit de m'inventer un nouveau prénom. Et puis d'abord, pourquoi veux-tu qu'on t'appelle Karim ? Tu te sens arabe, subitement ? Et Nathalie, tu la vois obligée de t'appeler Karim alors qu'elle est mariée depuis 5 ans avec Renaud ? Ça ne rime à rien.

Renaud : Si, justement. Renaud ça rime avec métro, boulot dodo. Et puis aussi penaud, lourdaud. Alors que Karim, ça ne rime avec aucun mot d'ici, c'est un prénom qui n'a pas d'arrière-pensées, ça me plaît.

Soraya : Bref, tu te ranges du côté de papa, quoi. Tu oublies que c'est lui qui a voulu mettre du blanc et tout reprendre à zéro, faire comme s'il était plus français que les autres.

Renaud : Non, je n'oublie pas. Non, non... Mais d'abord, pourquoi toi tu t'appelles Soraya et moi Renaud ? Pourquoi tu portes un prénom arabe et pas moi ? Je ne suis pas le fils de mon père ou quoi ? Je croyais que chez les maghrébins la filiation se faisait par le père ?

Soraya : Oui c'est étrange, c'est vrai ça. Ou plutôt, c'est l'inverse. Au fond, tu es bien le fils d'un père qui a voulu devenir plus français que les Français. Il t'a honoré d'un prénom gaulois. Et moi je suis quoi ? Un résidu ? Une racine oubliée ? Un vestige gênant de ses origines et c'est pour ça qu'il veut me renvoyer à Tlemcen ?

Renaud, l'air découragé : Je pourrais lui demander des explications. Mais je crois qu'il ne me les donnerait pas. Et puis à quoi bon, avec papa on ne sait jamais quoi penser, le terrain est toujours miné.

Le marabout : Le frère et la sœur ramassent le tapis et sortent de la chambre à pas comptés, comme à regret. Ils marchent avec précaution, comme s'ils tâtonnaient dans le noir. Leur vie est grande ouverte devant eux, mais ils ne la voient pas. Ils n'ont d'yeux que pour ce petit bout de papier qu'ils tiennent à la main et se repassent sans fin, de l'un à l'autre. Le tapis volant a disparu. A la place, un papier ailé, mystérieux, où l'encre s'efface comme les messages des agents secrets. Mais à qui appartient ce secret ? Avaient-ils le droit de savoir ?

VIII

Le père entre dans la chambre vide, lentement, en traînant les pieds. Il s'assied sur le lit et contemple la chambre. Il ramasse les médailles éparpillées, les caresse avec soin..

Le père : Mon fils, Renaud. Mon premier enfant. Quand il est né je n'étais pas là. Des reproches, toujours des reproches. Sa mère ne comprenait pas que c'était fini pour moi, en Algérie ! Plus d'espoir ! Ici, ça aurait pu marcher. Si elle m'avait aidé dans l'entreprise. Toujours à geindre, à se plaindre de la présence de mes frères et sœurs ! Comme s'il ne fallait s'occuper que d'elle ! Avec tous les problèmes à régler, les billets à payer, les enfants à récupérer, l'argent à faire passer ! Elle est même allée raconter que mon père lui avait fait des avances, à elle, ma femme ! Tout pour me dégoûter de ma famille. Quand ma sœur Djamilia m'a aidé à ouvrir la boutique, elle dormait là, dans le réduit à côté de la caisse, sans chauffage en plein hiver ! Et Soraya, ma propre fille qui me reproche d'avoir épousé une Française, oui. Qu'est-ce qu'elle croit ? Que j'allais rester dans ce pays, moi ? Il fallait partir, recommencer, ailleurs, oui ailleurs. Et puis, je l'ai aimée un peu, moi, cette femme.

Le marabout : Sa voix se fait traînante, de plus en plus lourde, comme s'il allait s'endormir. Se souvenir simplement de cette migration vers la France le pétrifie de lassitude. Le Sud l'attirait comme un aimant au métal malmené, le nord comme un tapis persan inachevé. Il est allé vers l'ouest et n'en revient pas encore.

Entre sa femme, jeune, belle, telle qu'il l'a connue en Algérie, pleine de croyances et de certitudes et de talents hybrides. Elle aime encore plus l'Algérie qu'elle ne l'aime, lui. Rêve-t-il ? On ne sait pas.

IX

Le marabout : Renaud est assis devant la télé éteinte. Il tripote la télécommande, puis finit par la briser sur le sol. On sent toute sa colère se déployer progressivement, à l'horizontale et à la verticale. Litanie des hippocampes sur un revers de main inexistant, il voudrait prendre ses désirs pour la réalité.

Renaud : Ma mère m'a dit que quand je suis né, tu étais parti depuis trois jours et tu n'es pas rentré. Qu'est-ce que c'était un enfant pour toi ? Tu m'as planté devant cette télé tellement de

fois, caressé la tête au bon petit garçon, avant de te tirer passer toutes les après-midis avec d'autres. Et la pêche ? Tu te souviens la pêche ? Je t'ai supplié tellement de fois de m'y emmener ! Tu as acheté la canne, tu l'as laissée traîner. J'ai harponné toute la maison avec, et même tes habits, et même le chat, jusqu'à ce que fou furieux tu me donnes des claques et m'enfermes dans ma chambre.

Soraya était cachée derrière la télé. Elle surgit en applaudissant. Elle a retrouvé son costume de lycéenne.

Soraya : Enfin tu te réveilles, enfin tu te décides à le maudire à ton tour. Il va bientôt rentrer. Je veux assister à ce face-à-face. Finie la bonne image du grand fils parfait, tu vas enfin lui montrer les dents et les bouts de rancœur effilochés sous ton palais, Dieu est grand, c'est un beau jour aujourd'hui.

Renaud : Tu crois ça, Soraya ? Tu crois que je suis capable de lui dire mes rancœurs face-à-face ? Moi je crois que je ne pourrai jamais, la vérité c'est que je suis lâche. Je suis même tellement lâche que ...

Soraya : Que quoi ?

Renaud : Que j'ai pas eu le courage d'amener les enfants à l'école aujourd'hui. J'ai prétexté un rendez-vous urgent, j'ai sauté dans la voiture. Je les ai laissés là, avec leurs mains pleines de beurre et leurs blagues sur le bout de la langue. Je ne sais pas. Je n'ai pas le courage de leur dire la vérité.

Soraya : Mais qu'es-ce que tu veux leur dire ? Ce sont des enfants. Tu n'as rien à leur dire.

Renaud : Si, je leur dois tout. Je dois tout leur dire. Que je ne serai pas là demain, ni après-demain...

Soraya : Mais de quoi parles-tu ? Où vas-tu ?

Renaud : Je ne vais nulle part. Je suis là mais on ne me voit plus. Je suis une enveloppe vide. Si tu y plonges la main, tu n'en retireras que des esquilles. Je suis déjà vieux à l'intérieur.

Soraya : Tu as de beaux restes tu sais. Il n'y a que ton regard qui soit plus vieux que toi.

On entend un coup de feu. Un bruit sourd. Le frère et la sœur sursautent ; Ils écoutent longtemps, longtemps, les échos du coup de feu. Ils ne bougent plus.

Soraya : Ça venait de la chambre d'enfant, non ?

Renaud : Oui, on dirait. Tu crois que papa... ?

Soraya : Oui, je crois. Il avait un pistolet ?

Renaud : Oui, je crois.

Soraya : Tu crois qu'on devrait aller voir ?

Renaud : Oui, je crois. Il faut peut-être appeler la police.

Soraya : Tu crois ?

Renaud : Soraya, papa est peut-être mort. Notre devoir est d'aller voir.

Soraya : Ton devoir peut-être, pas le mien. Je ne suis pas la fille de cet homme. D'ailleurs, je m'appelle Katia à compter d'aujourd'hui.

Renaud : Soraya, écoute, on ne peut pas rester là à ne rien faire.

Soraya : Si, on peut très bien. Il suffit de continuer comme si de rien n'était. Comme on a commencé, là.

Renaud : Mais il s'est passé quelque chose, on a entendu un coup de feu.

Soraya : Bah, on peut toujours raconter qu'on a cru à un pétard. Moi je ne bouge pas d'ici.

Elle sort son portable, parle avec un accent des cités très prononcé, pendant que son frère reste prostré.

Soraya : C'est toi, Farida ? ça va ? Oui, ça va. Figure-toi que mon père s'est tué. Oui, je te dis. On a entendu un coup de feu et puis plus rien. Je t'assure, c'est pas une blague. La police, non, pas la peine. On règle ça en famille. Oui, la famille c'est sacré. Tu passes nous voir ? Allez, viens. On va réviser la philo. *Les Méditations* de Descartes, t'es au point ? Moi ça va comme ça, sans plus. Allez, viens. Mais non tu verras rien, ça venait de la chambre d'enfants, on est dans le salon. Bon, je t'attends. A tout à l'heure.

Sorara : Farida arrive. On est sauvés.

Renaud : Toi, peut-être, pas moi. Je n'ai pas accompli mon devoir. Je me renie.

Soraya : Et tu crois que papa l'a accompli son devoir de père ? Son devoir d'époux ? Tu crois qu'il se culpabilise, lui, de nous avoir relégués au fond de sa mémoire quand on est nés ? S'il s'est tué, c'est peut-être que la mémoire lui est subitement revenue, et qu'elle ne lui a pas fait de quartiers. (*Elle pleure, d'abord doucement, puis de plus en plus fort, à gros sanglots. Le frère et la sœur sont côte-à-côte, sans se toucher.*).

X

Soraya se promène de long en large en déclamant Descartes. Elle porte une jupe de danseuse orientale, un T-shirt de cycliste et des bracelets. Farida entre timidement.

Farida : Il est où, le mort ?

Soraya : Je t'ai pas dit qu'il est mort, je t'ai dit qu'il s'est tué.

Farida : Mais s'il s'est tué, il est mort, non ?

Soraya : Peut-être et peut-être pas. Moi je n'irai pas vérifier en tout cas.

Farida : Mais tu peux pas laisser ton père comme ça, il est peut-être en train de se vider de son sang ! Il faut faire quelque chose !

Soraya, *l'air impatient* : Et quoi ?

Farida : Je sais pas moi, un garrot, quelque chose !

Soraya : Ecoute, je t'ai appelée pour qu'on révise les Méditations, pas pour un cours de secourisme. Alors, tu le prends ton bouquin, oui ou non ?

Farida sort son livre, de plus en plus terrorisée. Soraya lit d'une voix claironnante.

Soraya : « [...] je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices concluants, ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil, que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors³. » C'est fascinant cette histoire, tu ne trouves pas ?

Farida, *d'une voix faible* : Oui...

Soraya : Bon, on continue ?

Farida : Et ton frère, qu'est-ce qu'il en pense ?

Soraya : Je crois qu'il a eu 5 au bac en philo, alors...

Farida : Mais non, de ça, là...

Elle fait un geste vague en direction de la chambre.

³ Descartes, *op. cit.*, p. 61.

Soraya : Ecoute, Farida. De deux choses l'une : soit il s'est tué ; soit on a rêvé tout ça. Moi je n'ai pas envie de savoir si c'est vrai ou pas. J'ai peur d'être déçue si ce n'était pas vrai. Alors je préfère ne plus en parler et faire comme si.

Farida : Comme si quoi ?

Soraya : Comme si Maurice Kemalon n'avait jamais existé et n'avait jamais eu d'enfant. Et moi, ne me demande pas d'où je viens : de toute éternité je suis.

Entre Nathalie, la femme de Renaud.

Nathalie : Je cherche Renaud. Il devait aller chercher les enfants à l'école. Il n'est pas rentré.

Soraya : Je ne sais pas où il est. Il était ici, mais maintenant je ne sais pas.

Nathalie : Tu le caches, avoue !

Soraya : Pourquoi, il a quelque chose à se reprocher ?

Nathalie : C'est à toi de me le dire.

Soraya : Oui, mais c'est toi qui le soupçonnes.

Nathalie : Forcément je m'inquiète, il est très souvent ici, enfin c'est ce qu'il dit. Hier il découche, je viens ici, je ne le vois pas.

Soraya, *ironiquement* : De ce que tu ne le vois pas, il ne s'ensuit pas qu'il n'est pas là.

Nathalie : Alors où est-il ? Laisse-moi passer, je veux savoir.

Soraya : Passe, va où bon te chante. Farida et moi sommes en train de travailler la philo pour le bac.

Farida : Bonjour.

Nathalie : Bonjour.

Elle s'avance au milieu de la pièce, cherche un peu, s'assied devant la télé, sur le canapé.

Nathalie : Je ne bougerai pas d'ici tant qu'il n'aura pas réapparu.

Soraya : Tu me prends en otage ou quoi ?

Nathalie : Je veux juste récupérer mon mari.

Soraya : Et tu crois que tu vas le récupérer en venant pleurnicher ici ?

Nathalie : Dis-moi ce que tu sais.

Soraya : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.

Nathalie : Fais-le au moins pour tes neveux ! Tu as souffert, toi, de ne pas avoir de père !

Soraya : Tu te trompes, ce que j'aurais voulu c'est justement ne pas en avoir.

XI

Le marabout : Renaud entre. On sent entre le mari et la femme une tourmente de bois sombre, un feu follet de dattes et de lait caillé, une farandole de poupées russes.

Nathalie : Tu es là.

Renaud : Oui, comme tu vois.

Nathalie : Je t'ai cherché.

Renaud : J'étais ici.

Nathalie : Ce n'est pas ce que ta sœur a dit.

Soraya : Je n'ai rien dit.

Nathalie : Renaud...

Renaud : Je m'appelle Karim.

Nathalie : Comment ça, tu t'appelles Karim ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Renaud : C'est mon histoire. On m'a débaptisé ; je me rebaptise.

Nathalie : Moi je voudrais que tu rentres à la maison. Les enfants t'attendent.

Renaud : Je ne peux pas, pour le moment. On verra ça plus tard.

Nathalie : Mais on ne peut pas, voir ça plus tard, les enfants nous attendent maintenant ! Viens, rentrons à la maison !

Le marabout : Renaud échappe à Nathalie et va s'allonger sur le canapé. Comme s'il faisait bloc avec la maison. Nathalie sent que Renaud n'est plus exactement lui-même. Pas un autre homme, non, juste un homme qui cherche son enfance pétrifiée dans le silex des brimades ; il tend les mains vers elle, s'y confectionne un autre visage. Celui d'un enfant entouré de moutons dans le silence de l'Atlas.

Nathalie s'avance vers le canapé, s'y assied. Elle prend son mari dans ses bras.

Nathalie : Renaud, tu te souviens, tu te souviens de moi ? On dirait que tu m'as oubliée. Tu te souviens de mes mains, sur tes yeux, les soirs de migraine ? Tu te souviens de nos fous rires quand les enfants sont couchés ? De notre maison de village ?

Renaud : Nathalie, mon père est mort.

Nathalie : Quoi ?

Renaud : Soraya et moi avons entendu un coup de feu, depuis la chambre d'enfants. Mon père s'est suicidé.

Nathalie : Qu'est-ce que tu dis ? Tu es sûr ? Il faut appeler la police !

Soraya : Non.

Nathalie : Comment ça, non ?

Farida : Ils veulent régler ça en famille.

Soraya : Oui, en famille.

Nathalie : Vous êtes allés voir, dans la chambre d'enfants ?

Renaud : Non.

Nathalie : Non ?

Soraya : Non. On préfère attendre.

Nathalie : Attendre quoi ? Il a peut-être besoin d'aide ?

Soraya : Justement.

Farida : Elle ne veut pas l'aider.

Soraya : Non.

Nathalie : Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Vous êtes devenus fous, ou quoi ?

Renaud : Tu ne comprends pas, c'est tout.

Nathalie : Je vais aller voir, moi. Je ne peux pas laisser mourir un homme dans une chambre d'enfants sans intervenir.

Soraya : C'est notre chambre, à Renaud et moi. Tu n'as rien à y faire.

Nathalie : Peut-être, mais c'est une question de vie ou de mort. Et mon beau-père a toujours été très gentil avec moi. Quand Nina est née, il m'a offert un si joli service à thé ! Je... je dois y aller.

Soraya : Dis-lui, Karim.

Renaud : Non, Nathalie, n'y va pas.

Nathalie : Tu ne peux pas m'en empêcher. Je dois y aller.

Le marabout : Nathalie se décide, d'abord très lentement, comme dans un rêve. Puis avec plus de hardiesse. Ses pas se découpent sur le sol, y forment un entrelacs de babouches vagabondes, au goût de fin de règne. Des portes mauresques s'entrouvrent devant elle. Son ombre s'offusque de tous ces chants d'amour. Elle s'incline devant ses peurs d'enfant, avant de franchir le seuil d'un autre monde.

XII

Farida : Elle est entrée. Je l'ai vue franchir la porte.

Renaud : Oui ?

Farida : Oui ; la porte s'est refermée. On n'entend plus rien maintenant. Je devrais peut-être aller voir, moi aussi.

Soraya : Et toi aussi, tu veux m'abandonner, aller voir ce vieux salaud ?

Farida : C'est ton père, tout de même. Il est gentil quelquefois. Un jour où j'étais tombée, il m'avait joué de la derbouka, pour me consoler. Il joue bien, d'ailleurs. Tu sais, mon père à moi, il est mort quand j'étais bébé. C'est quand même bien d'avoir un père.

Soraya : Mais c'est pas un père. C'est un poivrot en forme de père, qui veut faire le monde entier à son image. Sauf que son image, elle est cornée aux quatre coins et d'un jaune à faire vomir.

Farida : C'est quand même un père. Forcément. Il y a bien un moment dans ta vie où tu t'es sentie aimée, où tu t'es sentie la fille de ton père.

Soraya (*D'un ton hésitant, vacillant, avec des blancs et des silences*) : Papa, je te hais. Tu as empoisonné ma vie. J'ai tout attendu de toi... Et... tout ce que tu as fait c'est boire, boire sans fin, boire éternellement, du matin au soir.... et même pendant la nuit. Parfois quand je me réveille je sens ton haleine.... passer sous ma porte, comme un rayon pourri qui viendrait se cogner contre moi. Je la sens, cette haleine, et j'ai beau... me retourner dans mon lit je la vois se promener, laisser ses traces sur moi comme.... un faisceau de mauvaises volontés. Je te hais, je te haïrai..... jusqu'à mon dernier souffle et même.... après.

Le marabout : Farida et Soraya ne peuvent pas se comprendre, en ce moment. L'une est l'envers de l'autre, une décalcomanie sans fulgurance, qui passe du rouge au vert avec l'apathie du caméléon.

Maintenant, Farida veut elle aussi aller aider le père. Il a suffi que Nathalie se décide pour que Farida voie se décomposer sa peur, comme un verre cassé aux éclats irisés. Certains copeaux brillent encore de tous leurs feux, d'autres sont taris à la source. Farida s'avance vers la porte. Encore quelques pas et elle disparaît à son tour. Le temps ne suspend pas son cours pour le frère et la sœur. Lorsque, très lentement, le père reparait, appuyé sur les épaules des deux filles, Renaud et Soraya sentent craquer les jointures de leurs doigts et prennent appui sur le vide pour se relever. La pièce devient trop petite pour eux.

XIII

Le père : J'ai bien failli y passer, mais grâce à Dieu, je suis encore là.

Soraya : Grâce à Dieu !

Le père : Oui, j'ai appuyé sans le vouloir sur la gâchette du fusil de chasse ; le coup est parti, il m'a effleuré l'épaule. J'ai tremblé comme une feuille après, j'étais incapable de me relever. Vous n'avez rien entendu ?

Renaud : Non. Je regardais le match.

Soraya : Non, rien.

Le père : Heureusement que Nathalie et Farida étaient là, alors. J'ai juste une éraflure à l'épaule, ça saigne quand même. Je vais boire un coup pour me remettre.

Nathalie : Vous nous avez fait peur !

Farida : Oui nous vous avons cru mort.

Le père : Moi, aussi, pendant un instant, j'ai cru que j'étais mort. Quand le coup est parti, je me suis dit, ça y est ! Et bizarrement, vous savez à quoi j'ai pensé ?

Farida : Non ?

Le père : J'ai pensé à la première fois où Soraya s'est mise à marcher dans sa robe rose. Elle a hésité, lâché le mur et c'était parti ! Je la revoyais, encore et encore, lâcher le coin du mur. C'est bête la vie.

Nathalie : Non, je comprends ça.

Farida : Moi aussi.

Nathalie : Bon, nous allons vous laisser vous reposer, puisque tout va bien.

Le père : Oui, embrassez bien les enfants pour moi.

Nathalie : Oui. Tu viens, Renaud ?

Renaud (*Après avoir longuement hésité*): Oui.

XIV

Le père : Voilà, finalement, j'ai eu peur de tirer pour de bon, pour de vrai. Le coup est parti, oui, mais j'ai pas eu le courage de le diriger vers moi. J'ai regardé le fusil, je me disais : c'est tellement rapide, un tout petit coup de feu pour un éternel repos. Mais bon, c'est difficile de mourir. J'aurais dû apprendre, pourtant, depuis le temps. Encore un truc à faire.

Entre le fils.

Renaud : Papa...

Le père : Oui, mon fils...

Renaud : Papa, j'ai souhaité que tu meures. Je le souhaite toujours. Je ne te dis pas de me pardonner. Moi, je ne te pardonne pas pour tout l'amour que tu ne m'as pas donné, pour ton mépris envers maman et nous.

Entre Soraya, en danseuse orientale.

Soraya : Vas-y grand frère, charge-le. C'est le moment où jamais de régler nos comptes. Après ce sera trop tard, on aura ça sur le cœur pour l'éternité. Et l'éternité est sans cœur ; elle ne nous rend jamais ce qu'elle nous a pris.

Elle esquisse quelques pas de danse.

Renaud : Je ne te pardonne pas de ne pas nous avoir donné d'enfance. Et tu voudrais qu'on te plaigne, qu'on t'accompagne dans tes vieux jours ! Je ne veux plus te voir, c'est la vérité. Je n'en peux plus de tes leçons de vie et de tes cadeaux qui puent le sacrifice à un centime. Tu vois, ta montre, ce que j'en fais ? Elle m'a juste servi à une chose : à savoir qu'il était temps de te dire ce que je pensais réellement de toi. Jusqu'à présent, j'étais si lâche que le temps passait sans même que je me souviens de mes griefs. J'étais comme amnésique, comme un pantin dont tu tirais les ficelles. Aujourd'hui je me délivre de ce maléfice qui a voulu que je t'aie comme père.

Soraya : Ça c'est envoyé !

Le père : Et tu me dis ça au moment où je suis blessé, au moment où justement j'aurais besoin de toi, mon fils !

Soraya : Ah oui, ta blessure ! Ecoute, on parle de toi : « La nature m’enseigne aussi par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu’un pilote dans son navire, mais, outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. Car, si cela n’était, lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur, moi qui ne suis qu’une chose qui pense, mais j’apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue si quelque chose se rompt dans son vaisseau [...]»⁴ » Tu as compris ou tu veux que je t’explique ?

Le marabout : Le père ne répond pas. Il est comme anesthésié par ce flot de paroles dont il ne saisit rien qu’une touche de brun ou de jaune, ça et là. Il a déjà avalé beaucoup de couleuvres dans sa vie, mais ces aveux de haine le déroutent. Il est au croisement de chemins qui se chevauchent à l’infini et lui donnent le tournis. Il tend la main vers son fils. Son fils ne le regarde pas. Ou plutôt, il le regarde sans le voir. Alors, comme à regrets, il tend la main vers sa fille. Elle hésite, elle tend la sienne, mais sans attraper celle de son père. Les deux mains se cherchent, esquissent un ballet pataud et souffreteux. Finalement, Soraya s’approche du père et d’un geste tâtonnant, touche son pansement du bout des doigts. Ses main semblent s’agiter toutes seules. Le frère et la sœur ne se regardent pas.

Soraya : On sonne, Renaud.

Renaud : Je n’attends personne.

Soraya : Ouvre, moi je ne suis pas présentable.

XV

Le marabout : Soraya porte son costume de danseuse orientale avec une désinvolture qui tient du miracle. L’origine de toute chose tient dans ce bassin ceint de rouge, dédale de ruelles menant à la fontaine azurée. Le fer forgé se déploie autour des arcades.

Entre Farida, accompagnée d’un homme.

Farida : J’ai amené mon cousin Ahmed. Il est médecin. Pour ton père.

Renaud : Ah !

Le père : Merci beaucoup Farida, ma fille. Merci.

Ahmed : Vous permettez que je vous examine ? Montrez-moi votre blessure. Elle est assez profonde.

Le marabout : Ahmed regarde Soraya pendant qu’il soigne le père. Une danseuse orientale blonde, cela va contre toutes ses attentes.

Soraya : Vous connaissez Descartes ?

Ahmed : Pas vraiment, non. Et vous ?

Soraya : Un peu.

Ahmed : Votre père va bien, mais il faut le surveiller.

Renaud : Moi je rentre.

Farida : Je peux rester avec toi si tu veux, Soraya.

Soraya, à Ahmed : Et vous ?

Ahmed : Pas trop tard alors. On m’attend.

⁴ Descartes, *op. cit.*, p. 191.

Le marabout : Les trois jeunes gens veillent le père qui dort dans son canapé. C'est une veillée sans fond et sans attente.

Farida : On pourrait s'asseoir.

Soraya : Oui, on n'a pas fini de réviser Descartes.

Farida : Ecoute, j'en ai assez de Descartes.

Soraya : Le bac c'est dans dix jours.

Farida : Je m'en fiche du bac. Je ne veux pas faire d'études.

Ahmed : Je voudrais vous poser une question : pourquoi êtes-vous habillée comme ça ?

Soraya : J'ai choisi l'épreuve danse en option au bac.

Ahmed : Ah !

Soraya : Je vous montre ? Vous voulez voir ?

Ahmed : Je ne sais pas, je devrais partir maintenant, des patients m'attendent.

Soraya : Ça ne vous dit pas de voir ma chorégraphie ? Vous faites le jury, avec Farida. Vous me posez des questions, après.

Le marabout : Soraya danse comme personne, semblable à elle-même dans chacun de ses gestes.

Soraya : Voilà. Maintenant, vous devez me poser des questions.

Farida : Comme quoi ?

Soraya : Je ne sais pas moi, pourquoi j'ai choisi la danse orientale, pourquoi je fais tel ou tel mouvement, pourquoi j'ai choisi cette musique.

Farida : Pourquoi tu as choisi la danse orientale ?

Soraya : A cause de mon père. Il a voulu masquer ses origines, alors j'ai décidé de les retrouver. C'est la danse des mariages où il allait quand il était petit. Enfin, c'est ce que j'imagine.

Ahmed : Si je peux me permettre, là vous parlez de vous, et pas de la danse orientale elle-même.

Soraya : D'accord. Le thème de mon travail, c'est « Danse et féminité ». La danse orientale, c'est la féminité en action, dans le choix du costume, un deux pièces, mais aussi dans le rapport au corps : tout le corps est en mouvement, mais chaque partie est exaltée, l'une après l'autre.

C'est bien, comme ça ?

Ahmed : Je ne sais pas, je ne connais rien à la danse orientale.

Soraya : Vous n'avez pas remarqué que j'ai bougé les épaules, puis les bras, puis le bassin ? Jamais tout en même temps ? Pourtant vous devez être bon en anatomie !

Ahmed : J'y vais, mes patients m'attendent.

Soraya : Merci pour tout. Vous reviendrez ?

Ahmed sort.

Soraya : Il est sympa ton cousin.

Farida : Tu trouves ?

Soraya : Tu ne trouves pas, toi ?

Farida : Je ne sais pas. Il ne parle pas.

Soraya : Tu crois que je lui plais ?

Farida : Aucune idée.

Le père : Est-ce que quelqu'un peut m'apporter un verre d'eau ?

Farida : Voilà.

Le père : Merci ma fille, tu es gentille. Tu sais, j'ai bien connu ton père. Lui et moi on jouait sur la place d'Alger. On habitait tous les deux la rue Sidi-Bel-Abbès. Et parfois, le dimanche, mon père nous offrait un thé au café Mechouar. Il aurait été content d'avoir une fille comme toi.

Soraya : Et toi, papa, tu es content d'avoir une fille comme moi ?

Farida : Si vous allez bien, maintenant, je vais filer moi. Salut Soraya.

Soraya : Salut.

Farida s'en va. Ahmed entre peu après elle. Renaud entre peu après, à pas furtifs, sans que personne ne le voie. Il va vers la chambre d'enfants, s'y enferme.

XVI

Soraya : Vous revenez déjà ?

Ahmed : J'ai dû oublier mon stéthoscope chez vous.

Soraya : Vous croyez ?

Ahmed : C'est possible, en tout cas.

Soraya : Ah ! Et, c'est très utile un stéthoscope ?

Ahmed : Au moins autant que votre costume de danseuse orientale.

Soraya : Ça vous sert à quoi exactement ?

Ahmed : A écouter le corps de mes patients.

Soraya : Et on peut essayer, pour savoir ce que vous dit mon corps ?

Ahmed : Pour ça, il faudrait d'abord que je retrouve mon stéthoscope.

Soraya : Ah oui.

Ahmed : Et votre père, il n'a pas de fièvre, tout va bien ?

Soraya : Je suppose, oui. Je respecte la mise en quarantaine.

Ahmed : Il est blessé, pas en quarantaine.

Soraya : C'est pareil pour moi. Je ne supporte pas la vue du sang.

Ahmed : Farida m'a dit qu'il a failli se tuer avec un fusil ; vous y croyez, vous à cette histoire ?

Soraya : Pourquoi pas ? Pourquoi est-ce que je n'y croirais pas ? Mon père a un vieux fusil de chasse. Le coup part, le manque de peu, voilà.

Ahmed : Le coup classique, quoi.

Soraya : Oui, en quelque sorte.

Ahmed : Et vous ne pensez pas qu'il aurait pu faire exprès de tirer ?

Soraya : Comment ça exprès ?

Ahmed : Oui, il était peut-être au bout du rouleau. J'en ai vu beaucoup, dans mon métier.

Soraya : Mon père n'est pas du genre à être au bout du rouleau. Un rouleau comme lui, c'est du solide. Ça peut se dévider indéfiniment.

Ahmed : On croit ça et puis... Il boit, non ?

Soraya : Oui, et alors ?

Ahmed : Chez les alcooliques, c'est fréquent de se tirer une balle.

Soraya : Vous pensez qu'il avait touché le fond, quoi. Ça doit être froid et visqueux, le fond.

Ahmed : Sans doute. Vous n'aviez rien remarqué d'anormal ?

Soraya : Non rien. Quand je pense qu'il s'est raté !

Ahmed : Oui, c'est une chance.

Soraya : Vous trouvez ?

Ahmed : C'est toujours une chance d'être en vie.

Soraya : Vous dites ça parce que vous êtes médecin.

Ahmed : Je crois que je répète ce qu'on m'a toujours dit.

Soraya : Eh bien moi, je pense que la chance de sa vie ç'aurait été d'être mort.

Ahmed : Vous y allez un peu fort, non ?

Soraya : Oui, peut-être. Mais pour lui je n'existe pas. Vous savez quels étaient ses projets pour moi ? M'envoyer à Tlemcen épouser un type que sa sœur avait trouvé. Il m'avait vendue, en somme.

Ahmed : Et vous avez rompu le marché ?

Soraya : Plutôt deux fois qu'une.

Ahmed : Vous connaissez Tlemcen ?

Soraya : Pas du tout. Et vous ?

Ahmed : Non. J'ai coupé les ponts avec presque toute ma famille.

Soraya : Elle est bizarre cette expression. Comme si on pouvait couper un pont. Le faire sauter, éventuellement.

Ahmed : Oui, j'ai fait sauter les ponts. Les verrous aussi. J'ai une vocation d'anarchiste.

Soraya : Ça ne se voit pas au premier coup d'œil. Je ne l'aurais pas deviné. Vous ne voulez toujours pas m'ausculter ?

Ahmed : Je suis sûr que vous êtes en parfaite santé.

Soraya : Je ne sais pas. C'est vous qui le dites.

Ahmed : Je pèse mes mots.

Soraya : Et ils pèsent combien ?

Ahmed : Ils me pèsent, en tout cas.

Soraya : Ah, vous trouvez que vous avez trop parlé.

Ahmed : Oui, trop. Je vais y aller, maintenant que j'ai retrouvé mon stéthoscope.

Soraya : Vous l'avez sorti de votre mallette !

Ahmed : C'est vrai, mais l'important c'est de l'avoir retrouvé.

Soraya : Vous croyez qu'on se reverra ?

Ahmed : Dieu seul le sait !

Soraya : Et peut-être vous aussi, non ?

Ahmed : Prenez soin de votre père.

XVI

Nathalie entre. L'air à bout de souffle.

Nathalie : Soraya, Renaud n'est pas rentré.

Soraya : Encore ! Mais je croyais qu'il t'avait suivie ! C'est l'homme invisible, mon frère.

Nathalie : Il a marché derrière moi un moment, puis il a disparu. Je l'ai appelé, je l'ai cherché partout. Dis-moi s'il est ici.

Soraya : Non, il n'est pas là. Il n'y a personne.

Nathalie : Je ne te crois pas.

Soraya : Eh bien regarde toi-même.

Nathalie : Soraya, je suis fatiguée de chercher Renaud. Je m'en vais Dis-lui simplement que s'il ne veut plus de moi, de nous, il nous le dise.

Soraya : D'accord.

Nathalie : Il ne t'a rien dit, à toi ?

Soraya : Non, rien.

Le marabout : Renaud-Karim vient lentement retrouver sa place entre sa femme et sa sœur. Il porte un chèche noir. Sa peine est nomade, ondulant à l'infini sur le pli du tissu. Il rêve un sable à foison, des chameaux couchés sur une plage nonchalante. C'est peut-être le seul qui sache encore rêver.

Renaud entre. Il a grandi et grossi.

Renaud : Soraya, mets tes bijoux, nous partons au marché.

Soraya : Ah, oui ; les bijoux de maman ! Son bracelet qu'une femme berbère avait caché pendant la guerre.

Renaud : J'ai pris les plus belles chèvres. Nous pourrons en tirer un bon prix.

Soraya : Je suis prête. J'ai rempli les outres d'eau.

Nathalie : Mais, Renaud, tu retombes en enfance ? C'est ta fille qui joue à la marchande !

Renaud : Madame, apprenez qu'un touareg n'adresse pas la parole à une étrangère sans une bonne raison. Que souhaitez-vous m'acheter ? Un litre de lait de chèvre ?

Nathalie : Ecoute, tout ça ne m'amuse pas.

Renaud : Bien ; prépare le thé, ma sœur. Cette femme a visiblement besoin de se détendre autour d'un petit verre. L'hospitalité nomade ne se démentira pas.

Nathalie : Je ne suis pas une femme, je suis ta femme.

Renaud : La sécheresse nous assaille. Mon troupeau est presque décimé.

Nathalie : Tes enfants sont doux comme des agneaux !

Renaud : Voici le premier thé. Celui qu'on dit amer comme la mort.

XVII

Le marabout : A ce moment, le père commence à se sentir de plus en plus mal. Ses mains palpitent de douleur. Sa bouche émet un balbutiement, entre le cri et l'étouffement. Il cherche un second souffle dans cette pièce si étroite et ne trouve qu'une odeur étrange, celle de la ruelle en bas de chez lui, à Tlemcen ; là où il jouait près d'une fontaine à la mosaïque si lumineuse qu'il ferme les yeux pour ne pas être ébloui.

Renaud : Papa ! Vite ! Il se sent mal ! Soraya !

Soraya : J'appelle Ahmed.

Elle prend son téléphone.

Soraya : Allo Farida, dis à Ahmed de venir vite, c'est urgent. Mon père va mal.

Renaud : Papa, tu m'entends ? Réponds-moi !

Le père : Mon fils...

Renaud : Papa, tu as mal ? Le médecin arrive.

Le marabout : Soraya pendant ce temps papillonne autour de son père. Elle ne peut se résoudre à le toucher. Cela fait si longtemps qu'elle n'a pas senti de près cette peau à l'odeur métallique, si longtemps qu'elle n'a pas senti près d'elle, tout près d'elle, ce corps tamisé par les années, aux poils marrons, qu'elle a peur d'être contaminée. Par la haine, ou peut-être aussi par l'amour.

Entrent Farida et Ahmed.

Renaud : Il ne parle plus, il est tout gris.

Ahmed : Son cœur bat très faiblement. Il faut le transporter.

Le père : Non.

Ahmed : Comment ça, non ?

Le père : Je veux mourir chez moi.

Nathalie : Soyez raisonnable.

Renaud : Laisse-le, il a le droit d'aller où il veut.

Soraya : D'abord, qu'est-ce qui vous dit qu'il va mourir ? Je le trouve bien en forme, moi. Regardez, il reprend des couleurs. Hein, papa, que tu ne vas pas mourir ?

Le père : Je ne sais pas, ma fille. Inch'Allah.

Soraya : Moi je sais. Tu ne peux pas mourir avant que j'aie eu mon bac. Personne ne l'a eu, dans la famille. Il faut que tu voies ta fille bachelière.

Nathalie : Il faudrait peut-être parler moins fort. Le laisser se reposer.

Renaud : Arrêtez les « il faut » que » et les « il faudrait ». Je voudrais des phrases audacieuses, qui commencent par « j'ai envie de », « je rêve de ».

Nathalie : Parce que tu crois que c'est le moment de rêver ?

Renaud : Et pourquoi ce ne serait pas le moment ? Je ne crois pas à l'*Ecclesiaste*, moi. Il n'y a pas « un temps pour enfanter et un temps pour mourir » ; « un temps pour se lamenter et un temps pour danser⁵. » Je veux me lamenter en dansant, je veux mourir en rêvassant.

Soraya : C'est beau ce que tu dis, mon grand frère. Ça me donne envie de créer une danse, la danse de la lamentation.

Nathalie : Renaud, je ne te reconnais pas.

Renaud : Moi, si. Je me reconnais. Je suis moi, enfin. Personne en particulier, encore, mes contours ne sont pas très définis. Mais je ne suis plus ton ombre, comme avant. Ni celle de mon père. Je suis vivant. Enfin ! Je suis un homme bleu.

Nathalie : Tu veux dire neuf ? Tu es un homme neuf ?

Renaud : Neuf ou bleu, c'est pareil. D'ailleurs à ma naissance, maman m'a dit que j'étais bleu.

Soraya : Papa n'en sait rien, il n'était pas là.

Renaud : Non. Mais moi je sais. Je suis ma propre mémoire. Pas besoin de celle des autres.

Ahmed : Je crois que votre père va mieux. Mais il lui faudrait réellement du calme et du silence.

Nathalie : Je rentre. Je n'ai plus rien à faire ici. Renaud, si tu veux venir avec moi, j'oublierai tout.

Renaud : Moi je n'oublie rien.

XVIII

Soraya est assise sur la petite table. Elle révise Descartes. Son père est allongé sur le canapé.

Le père, *faiblement* : Ça commence quand, le bac, ma fille ?

Soraya : Demain.

Le père : Ça commence par quoi ?

Soraya : La philo.

Le marabout (*en costume de derviche tourneur*) : Une boule disco s'est mise en branle, de petites lumières bleues et rouges se reflètent tantôt sur le visage de la fille, tantôt sur celui du père.

Le père : C'est quoi, la philo ?

Soraya, *lui montrant le livre* : C'est ça.

⁵ L'*Ecclesiaste*, 3,1.

Le père : Et tu es forte, en philo ?
 Soraya : Pas mal, oui.
 Le père : Et la danse, c'est quand ?
 Soraya : A la fin du mois.
 Le père : Je t'ai vue danser, hier. Tu dances bien.
 Soraya : Tu trouves ?
 Le père : Ta mère aussi dansait très bien. Oui, très bien pour une Française.
 Soraya : Pour une Française... C'est elle qui m'a appris.
 Le père : Tu sais, pour moi, épouser une Française aussi belle que ta mère, c'était un rêve.
 Soraya : Tu as épousé une Française, ou bien tu as épousé ma mère ?
 Le père : Au fond, c'est elle qui m'a choisi. Les femmes savent toujours avant nous.
 Soraya : Et parce qu'elle t'a choisi, tu t'es comporté comme un élu ?

Entre Ahmed, en tenue décontractée.

Ahmed : Je viens voir si tout va bien.
 Le père : Oui, je me sens beaucoup mieux, merci beaucoup.
 Ahmed : Bon, alors vous n'avez plus besoin de moi ?
 Soraya : Moi, si. J'ai besoin de vous.
 Ahmed : Vous voulez que je sorte mon stéthoscope ?
 Soraya : Non. Je voudrais que vous répondiez à ma question. Est-ce que je danse comme une Française, ou comme une Arabe ?
 Ahmed : Je ne sais pas. Mais je trouve que vous dansez très bien.
 Soraya : Mais très bien, comme une étrangère, ou comme une femme de là-bas ?
 Le père : Laisse-le tranquille. Il n'a rien à voir avec tout ça.
 Soraya : Il faut bien que je sache, quand même !
 Ahmed : Qu'est-ce que vous lui reprochez, à votre père ?
 Soraya : Demandez-lui !
 Le père : Elle me dit que j'ai épousé sa mère pour venir en France.
 Soraya : C'est pas vrai, peut-être ?
 Ahmed : On fait tous des erreurs.
 Soraya : Ce n'est pas une erreur. C'est un stratagème.
 Ahmed : Je ne pense pas que tout ait été aussi calculé que vous le dites. Parfois la vie nous offre tout sur un plateau. On se sert, sans se poser trop de questions. C'est peut-être ce qui est arrivé à votre père.
 Le père : Ecoute ma fille, tout ça c'est du passé. Passe ton bac et arrête de déterrer les vieilles histoires.
 Soraya : Parce que ça t'intéresse, mon bac, maintenant ?
 Ahmed : Si vous voulez, je peux vous faire réviser l'histoire. Je suis plutôt bon dans cette matière.
 Soraya : Et si on parlait un peu de la décolonisation ?
 Le père : Moi, j'ai quitté l'Algérie en 68.
 Ahmed : Pourquoi ?
 Le père : Je ne sais pas. Je pense que je n'y croyais pas, à l'Algérie indépendante. Ou bien j'avais trop rêvé de découvrir la France, j'ai eu peur qu'elle m'échappe.
 Soraya : Ah tu vois que c'était ça ton objectif ! Devenir français à tout prix !
 Le père : À tout prix je ne crois pas... Et vous, vous êtes né en France ?
 Ahmed : Oui, à Saint-Denis. Je ne suis jamais allé en Algérie. Et je parle à peine l'arabe.
 Soraya : Mais vous vous appelez vraiment Ahmed ?
 Ahmed : Comment ça ?

Soraya : Oh, avec Momo on se comprend.

Ahmed : Ah, il y a du progrès alors.

Le marabout : Le silence se fait moins pesant, comme évasif. Le père, Soraya et Ahmed sont au bord de la rencontre. Un trio de probabilités aux couleurs violentes et sourdes à la fois. Si Ahmed ne faisait pas la conversation, le père s'endormirait pour de bon.

Le père : Allez, mes enfants, je vais dormir un peu.

Soraya, *lui caressant le front pour qu'il s'endorme* : Papa, je te hais. Tu as empoisonné ma vie. J'ai tout attendu de toi. Et tout ce que tu as fait c'est boire, boire sans fin, boire éternellement, du matin au soir et même pendant la nuit. Parfois quand je me réveille je sens ton haleine passer sous ma porte, comme un rayon pourri qui viendrait se cogner contre moi. Je la sens, cette haleine, et j'ai beau me retourner dans mon lit je la vois se promener, laisser ses traces sur moi comme un faisceau de mauvaises volontés. Je te hais, je te haïrai jusqu'à mon dernier souffle et même après.

Ahmed sort.

XIX

Nathalie entre, défaite.

Nathalie : Renaud est mort. On l'a retrouvé tout à l'heure. Il a laissé une lettre pour les enfants. Je l'ai lue. Je ne la leur donnerai pas.

Soraya, *Après un long, un très long silence*. Et moi, je peux la voir cette lettre ?

Nathalie : Je ne sais pas.

Soraya : Elle est adressée à qui cette lettre ? Aux enfants ?

Nathalie, *hésitante* : Non, pas explicitement.

Soraya : Alors tu me la montres oui ou non ?

Nathalie : Je ne l'ai pas sur moi.

Soraya : Ah. Ah bon ? Tu es sûre ? Moi je crois savoir ce qu'il y a dedans.

Nathalie : Ah. Ah bon ! Eh bien vas-y alors, je t'écoute.

Soraya, *qui se promène dans l'appartement* : « J'ai presque fini de respirer. J'ai presque fini de croire qu'un jour l'air pourrait entrer dans mes poumons, chasser cette sensation permanente d'oppression, de fin du jour. Tu sais lorsqu'un carreau se détache d'une fenêtre, brutalement, on voit un coin de jour se dessiner au milieu de l'opacité, un arbre se détacher sur un carré ou losange de verre blanc. C'est ce que je ressens maintenant, quand je t'écris, ma soeur chérie, je crois voir un arbre pousser entre nous et nous lier au plus intime de nous dans la terre de Tlemcen, cette terre aux vœux inassouvis, cette terre où nous n'avons jamais poussé notre premier cri et dont nous ne sentirons jamais l'odeur. Je crois que cet arbre sera ce qui restera de moi, quand je serai uni à la poussière de notre mère. Ses feuilles se rappelleront qu'elles m'ont bercé, son tronc se souviendra qu'il m'a enlacé quand j'avais votre âge, mes enfants. Regardez-le souvent, il vous donnera de mes nouvelles. »

Nathalie : Tu es en plein délire.

Soraya : Et toi, tu n'étais pas en plein délire quand tu es venu chercher Renaud ? Tu n'avais pas compris qu'il fallait le laisser ici, le laisser grandir, atteindre sa maturité ?

Nathalie, *défaite* : Mais qu'est-ce que tu racontes ? Sa maturité il l'a atteinte depuis longtemps !

Soraya : Pourquoi ? Parce qu'il a eu deux gosses ? Parce que vous couchiez ensemble ? Mais ça n'a rien à voir avec la maturité ça.

Nathalie : Et toi, toi qui es à peine au lycée, qui te paves avec ta robe de danseuse orientale, tu crois que tu sais ce que c'est la maturité ?

Soraya : Je ne dis pas que je sais ce que c'est... Je dis... que Karim et moi on n'était pas liés comme les deux doigts de la main. On était juste un seul doigt. Le pouce ou l'index mais pas le majeur. On a fait pouce à la vie, quand elle nous bousculait trop. On a mis à l'index tout ce qui nous empêchait de vivre. Mais ça n'a pas suffi, non, ça n'a pas suffi. La vie nous a fait un enfant dans le dos. Une symphonie ordinaire qui me laboure les entrailles.

Nathalie : Mais ma pauvre, tu es en plein fantasme ! Tu crois que tu étais si importante que ça pour Renaud ? Tu crois que c'était toi, son rêve ? Tu crois qu'il me parlait souvent de toi ? Il ne voulait même pas que tu viennes habiter chez nous ! C'est moi qui ai insisté pour que tu viennes ! C'est moi qui ai trouvé scandaleux que ton père veuille t'envoyer à Tlemcen pour te marier ! C'est moi qui lui ai dit que tu devais passer ton bac d'abord, ton bac à tout prix !! Moi ! Pas Renaud, moi ! Moi, moi !

Soraya : C'est facile de raconter tout ça de Karim, il n'est pas là pour te contredire. Il le disait bien, que tu voulais toujours avoir raison.

Nathalie : Avoir raison de toi, ça c'est sûr. Je veux avoir raison de toutes les insanités que tu profères, de toutes les inepties que tu t'es mise en tête. Tu sais pourquoi il s'est suicidé ton frère ? Tu veux savoir pourquoi ?

Soraya : Non... je... ne veux... pas savoir.

Le marabout : Nathalie et Soraya se livrent l'une à l'autre tout ce qu'elles auraient voulu se cacher. Un éventail de plumes douces-amères caresse la joue de Nathalie, l'effleure au gris le plus dérobé, là où ça s'effondre d'un seul coup dans la terre vierge.

Nathalie : Il était...

Soraya *la bâillonne avec brutalité.*

Le marabout : Un combat de femmes. Un seul combat de femmes. La danse du sabre. La marche sur le feu. La parole des aïeux. Le silence des soirs à venir. Il faut laisser le temps au temps. Partir vers des cieux plus cléments. Tirer sa révérence. Manger les pissenlits par la racine carrée. Déglutir tout ce violet qui m'encombre les yeux. Ouvrir les yeux mal à propos. Tourner sa langue dans sa bouche avant de respirer.

Soraya : Je ne veux rien savoir. Je sais déjà tout ce que je dois savoir. Et puis quoi ? (*L'air hagard*) Tes pas le soir, un briquet pour défaire la bourrasque, où est passée la gardienne ? Un été à ne plus voir que toi.

Le marabout : Soraya psalmodie, sur le mode mineur, psalmodie sourde des non-voyants, cécité soudain surgie, venue à elle depuis des horizons si brumeux qu'elle ne les distingue pas.

Elle sort. Le père dort toujours. Ou est-il mort ?

Long silence. Soraya se promène dans l'appartement.

Soraya *lit* : « [...] lorsque je fais réflexion sur moi, non seulement je connais que je suis une chose imparfaite, incomplète, et dépendante d'autrui, qui tend et qui aspire sans cesse à

quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis, mais je connais aussi, en même temps, que celui duquel je dépends, possède en soi toutes ces grandes choses auxquelles j'aspire, et dont je trouve en moi les idées, [...] qu'il en jouit en effet, actuellement et infiniment, et ainsi qu'il est Dieu⁶. »

⁶ Descartes, *op. cit.*, p. 129.